

Études françaises, vol. 57-1. *L'insurrection kabyle de 1871. Représentations, transmissions, enjeux identitaires en Algérie et en France*. Les Presses de l'Université de Montréal, 2021. Un vol. de 159 p.

Ce dossier, dirigé par Isabelle Guillaume, est constitué de six articles consacrés (plus ou moins directement et exclusivement) à l'insurrection algérienne de mars 1871-janvier 1872. Partie de Kabylie, dirigée par le notable aristocratique El-Mokrani et appuyée par le dignitaire religieux El-Haddad, elle souleva une part importante du territoire de la colonie, à un moment où le pouvoir métropolitain était considérablement affaibli par la défaite face à l'Allemagne et par la Commune de Paris. La répression coloniale fut cependant tôt victorieuse, et, outre le prix du sang, elle détermina par une politique systématique de séquestre des terres (bientôt essentiellement redistribuées aux colons) l'affaiblissement drastique des structures sociales traditionnelles de la Kabylie, en ruinant les bases matérielles et symboliques de son aristocratie. Les articles du dossier étudient l'événement en lui-même, mais surtout ses représentations et répercussions dans l'historiographie et la littérature, en Algérie et en France métropolitaine, sur une durée de plusieurs décennies. La variété des corpus envisagés (poésie orale, témoignage, historiographie militaire, théâtre, roman, essai...) constitue l'un des principaux intérêts de l'ensemble. L'apport scientifique est réel, notamment parce que sont abordées des œuvres aujourd'hui méconnues voire tout à fait oubliées, mais qui, au moins pour certaines d'entre elles, ont en leur temps participé à l'interprétation, à la diffusion et à la mémoire de l'événement, et contribué à configurer la « culture coloniale » de la France à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

Dans le premier article, Abdelhak Lahlou étudie l'impact de l'insurrection et de sa répression dans la poésie orale kabyle, et l'inscrit dans une longue tradition poétique locale, tout en tâchant d'évaluer les évolutions que l'échec de la révolte a fait subir à la tonalité générale de cette poésie. Si l'intérêt de cette vision algérienne, du côté des vaincus, ne fait aucun doute, on peut regretter que ne soient pas interrogés les biais inhérents à un tel corpus (transcriptions écrites, traduites et publiées par des militaires français, point de vue d'un représentant de l'aristocratie kabyle érigé en voix unanime du peuple...). L'article suivant, d'Idir Hachi, est centré d'abord sur deux monographies de l'insurrection publiées vers la fin du siècle par des militaires, qui font encore autorité sur le plan historiographique. L'auteur montre combien ces récits historiques s'inscrivent incidemment dans le déjà long conflit entre pouvoir civil et pouvoir militaire en Algérie, et expriment une forme de nostalgie de la politique algérienne de Napoléon III. En revanche, quand l'auteur analyse le récit transmis du côté algérien par la poésie orale (déjà abordé dans le premier article), il n'interroge guère les biais, évoqués plus haut, inhérents à ces sources. Isabelle Guillaume étudie ensuite trois romans historiques « à la Walter Scott » qui s'emparent de l'événement. Le premier (d'Adolphe Badin), publié dès 1873, attribue à la politique « arabe » du Second Empire en Algérie la responsabilité du déclenchement de l'insurrection, tandis que les deux autres (de Charles Baude de Mauriceley et d'Hugues Le Roux), publiés dans la deuxième moitié de la décennie 1890, accablent le gouvernement de la Troisième République naissante, et en particulier le décret Crémieux, qui accorda la citoyenneté française aux Juifs d'Algérie (le récit de Baude de Mauriceley a paru en feuilleton dans *La Libre Parole* de Drumont). Amélie Gregório aborde l'adaptation théâtrale de l'un de ces trois romans, *Le Maître de l'heure*, par son auteur Hughes Le Roux et par le dramaturge alors célèbre Pierre Decourcelle, sous le titre *L'Autre France*. Représentée en 1900, juste après l'exposition universelle, sur la scène de *L'Ambigu* à l'occasion de la réouverture de cette salle, la pièce remporte un succès convenable et provoque une réception journalistique assez importante, qui porte notamment sur la représentation d'El-Mokrani sous les espèces du noble guerrier arabe, vision « romantique » déjà bien acclimatée dans les fictions exotiques, mais qui pose désormais problème à l'époque de la République coloniale triomphante.

Élargissant un peu brutalement la focale, Peter Dunwoodie retrace efficacement la constitution et l'évolution de la pensée de Louis Bertrand, premier grand romancier du peuple des colons en Algérie, apologiste de la « race latine » et grand contempteur de la religion et de la culture musulmanes. L'article resitue assez précisément Bertrand dans la nébuleuse des nationalismes français des années 1890-1930, débordant largement l'Algérie et même le seul phénomène colonial. Enfin Jean-Robert Henry propose un vaste résumé des principales idéologies politiques de la colonisation de l'Algérie, du « Royaume arabe » voulu par Napoléon III aux essais maladroits et impuissants des « libéraux » de l'entre-deux-guerres pour une intégration des musulmans à l'Algérie européenne. Panorama déployé au travers de trois champs privilégiés : le discours juridique, la littérature et la politique scolaire.

La variété des sources convoquées par les auteurs permet à ce dossier de dresser un tableau assez complet de la question abordée. En revanche, il n'est pas certain qu'il justifie la proposition avancée dans l'avant-propos, affirmant, sous l'égide de Todd Stoppard, « que l'Algérie colonisée est déterminante dans les représentations que la France a forgées d'elle-même ». Pour se limiter à l'impact littéraire de la révolte de 1871, qui fit vaciller le pouvoir colonial plusieurs mois durant, on peut au contraire être surpris par le caractère somme toute marginal des textes qui en rendirent compte – sans comparaison aucune avec l'immense littérature consacrée à la guerre franco-allemande ou à la Commune de Paris, ou même, au tournant du siècle, à la guerre des Boers. Non seulement le corpus ici convoqué n'est pas pléthorique, mais il est illustré par des auteurs qui pour la plupart n'appartiennent ni à la catégorie des écrivains populaires à succès, ni à celles des écrivains prestigieux reconnus et fêtés par l'institution littéraire. Certes il y a Louis Bertrand, mais qui n'évoque qu'à peine la révolte de 1871, et qui, plus généralement, abandonnera somme toute assez vite le thème algérien. Et si Decourcelle fut bien un dramaturge à succès, son incursion dans le registre algérien, et plus généralement exotique et colonial, fut un quasi *hapax*. Peut-être le ressassement contemporain de la « mémoire franco-algérienne » (focalisé surtout sur la guerre d'indépendance, mais pas exclusivement) nous gêne-t-il pour percevoir qu'à partir des années 1870, l'Algérie colonisée ne constitua plus guère un pôle d'attraction pour les écrivains de métropole (à l'exception notable de l'espace saharien) – désintérêt relatif à peine compensé par l'émergence d'une littérature « algérianiste », qui ne dépassa jamais vraiment un statut quasi provincial. Ce qui du reste confère à ce dossier d'*Études françaises* un intérêt particulier, précisément en ce qu'il éclaire un aspect peu frayé de cette histoire souvent méconnue.

FRANCK LAURENT